

Récits contemporains Films québécois récents

Frédéric Bouchard

Volume 36, numéro 2, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88069ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, F. (2018). Récits contemporains : films québécois récents. *Ciné-Bulles*, 36(2), 22–23.

Récits contemporains

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Chaque année, le court métrage québécois est témoin d'un bouillonnement créatif. *Ciné-Bulles* a visionné quelques dizaines de productions soumises au 15^e Gala du court métrage québécois Prends ça court! dont les prix ont été remis à la fin du mois de février. En ressort un panorama étonnant, tant du point de vue formel que thématique, dans lequel quelques cinéastes ont pu rayonner sur le circuit festivalier international. Plus que jamais l'enfance, la fraternité, l'identité et la diversité sont des enjeux qui unissent et animent ces réalisateurs et ces réalisatrices visiblement de leur époque. Au-delà de ces similitudes, certaines de ces œuvres se démarquent. Retour sur six d'entre elles.

Lola & Claire d'Élisabeth Desbiens raconte l'histoire de deux sœurs, la première dont c'est l'anniversaire, la seconde, complètement paralysée. En cette journée festive, Lola, profondément affectée par l'état de sa sœur qui ne s'améliore pas, décide, dans un ultime geste d'amour inconditionnel, de « libérer » Claire.

Malgré un sujet sombre, le film de cette réalisatrice, qui a étudié la danse, est baigné de lumière. Le travail du directeur de la photographie François Gamache, inspiré du cinéma de Terrence Malik et par une évocation symbolique de l'état de Claire, est au service d'un récit qui refuse de percevoir le destin de la jeune femme comme une fatalité. Grâce au lyrisme de ses images où l'eau et la nature se marient à une prenante trame musicale, le court métrage touche et émeut avec peu de mots, laissant le puissant lien de ces deux sœurs s'exprimer à l'écran.

À l'inverse, **Garage de soir** pénètre l'univers masculin. Présenté sous la forme de vignettes, le court métrage de Daniel Daigle suit deux frères sur une période d'une année alors que la caméra est braquée sur le garage du titre. Le cadet, de prime abord plus timide, s'émancipe lentement tandis que l'aîné mature doucement. Premières expériences sexuelles,

scènes du quotidien, le film emprunte le récit du passage à l'âge adulte afin d'examiner une affection fraternelle sans complexe, alors que se trame en arrière-plan un drame familial.

Au-delà de la contagieuse chimie entre les deux jeunes hommes et du ton humoristique que le réalisateur maîtrise avec panache, c'est la trame narrative du film qui impressionne. En une dizaine de minutes, Daniel Daigle parvient, grâce à une judicieuse utilisation de l'ellipse, à proposer une courbe dramatique ancrée dans une sympathique banalité, sans ne jamais sacrifier la nature terriblement attachante de ses deux protagonistes.

Reparti avec le Prix du meilleur court métrage canadien en 2017 au TIFF, **Pre-Drink** de Marc-Antoine Lemire explore les conséquences d'une ligne franchie entre deux amis d'enfance. Alexe, trans, et Carl, homosexuel, décident, lors d'une soirée bien arrosée, de coucher ensemble. Regards en-vieux, hésitations maladroitement, fous rires nerveux, le film traduit avec finesse l'ambiguïté de la relation de ces deux êtres qui bascule sans possibilité de retour.

Grâce à un magnifique travail de direction photo signé Léna Mill-Reuillard, par lequel les protagonistes sont confinés dans un appartement chaudement illuminé, et au naturel désarmant des deux interprètes, Pascale Drevillon et Alex Trahan, le spectateur est emporté dans un tourbillon torride. Avec justesse et sensibilité, le récit percute en plein cœur en révélant la vulnérabilité émotive des personnages et le déchirant prix qu'un acte irréversible comme celui de l'expression de son désir peut coûter.

Scopique aborde plutôt la sexualité à partir de la forme cinématographique. Composé d'images prises par un drone, le court métrage juxtapose ces plans aériens en plongée absolue et les témoignages documentaires de trois individus. La réalisatrice Alexa-Jeanne Dubé observe un couple sur une



Lost Paradise Lost, Pre-Drink, Tesla : lumière mondiale, Garage de soir, Scopique et Lola & Claire

barque en plein ébat, un homme agenouillé devant un autre sur le toit d'un édifice, et une masse de corps dénudés s'adonnant aux plaisirs de la chair. Puis, on entend les confidences d'une jeune femme à propos d'une aventure sans lendemain, celles d'un jeune homme renonçant à la possibilité d'un plan à trois et enfin, la vibrante déclaration d'amour d'une dame d'un certain âge à l'homme de sa vie.

À travers cette approche d'une foudroyante simplicité, le film interroge les rapports érotiques à une ère où le corps est réduit à sa plus simple expression. Le contraste créé entre les images et les mots, particulièrement dans l'ultime segment où s'enlace, dans un paysage désertique, un harem d'individus, invite les spectateurs à se tourner vers leur propre perception intime. Avec **Scopique**, Alexa-Jeanne Dubé transforme son étude expérimentale en un portrait radiographique, cynique, néanmoins optimiste des relations humaines.

Suggérant de faire pénétrer le spectateur dans son univers étrange et inquiétant en manipulant la temporalité du récit, **Lost Paradise Lost** brouille les frontières entre fiction et réalité alors que deux inconnus décident de se joindre à un mystérieux groupe d'individus s'apprêtant à s'adonner à un jeu de rôle en plein cœur de la forêt. À la fois envoûtant et affolant, le court métrage de Yan Giroux amalgame les genres afin d'interroger notre rapport au réel.

Dans une mise en scène soignée où le noir et blanc s'harmonise avec le faible contraste entre le vrai et le faux, le film explore différentes formes d'appropriations des récits con-

sommées dans une ère numérique. En mettant à l'avant-plan deux protagonistes se détachant de leur monde — l'un ennuagé par son existence, l'autre bouleversé par une peine d'amour —, le cinéaste dévoile la déception qui découle du fantasme créé par cette vérité artificielle.

Enfin, grâce à un visuel éclaté, Matthew Rankin intègre reconstitution biographique et animation dans **Tesla : lumière mondiale**, son premier court métrage réalisé à l'ONE. Animateur la lumière image par image, le cinéaste recrée la crise nerveuse subie par l'inventeur Nikola Tesla en 1905, alors qu'il tente de contacter son mécène J.P Morgan. Rendant hommage aux courants avant-gardistes du XX^e siècle, le film offre une vision tantôt spectaculaire, tantôt horrifiante des événements. Transcendant l'exploration formelle et le portrait historique, le film constitue non seulement une expérience exaltante à la jonction de la représentation mélancolique et du drame cauchemardesque d'une troublante psyché, mais montre aussi tout le talent d'un grand virtuose de l'image cinématographique.

Ce survol de quelques-uns des films marquants de la dernière année dans le court métrage québécois fait voir une évidente curiosité des cinéastes pour l'autre, une soif de bousculer les conventions, un certain sentiment de nostalgie, mais surtout une passion immuable pour le septième art. À l'heure où ce format se démocratise comme jamais, il devient impératif que les réalisateurs et réalisatrices de courts métrages imaginent des projets qui se distinguent de la masse par un regard singulier sur le monde, ce que ces six cinéastes ont réussi.